

LES MÈRES ACADIENNES

(FRAGMENT)

Dans ces heureux temps, les époux se présentaient presque aussitôt après la démolition de la dernière poupée. Ainsi, Marie avait à peine treize ans au départ de Jacques, et les fiançailles étaient déjà une affaire convenue entre eux et leurs familles.

Raconter minutieusement les origines et les phases de cette liaison serait chose futile ; qu'il me suffise de dire que ces origines ne remontaient pas à la nuit des temps, et que les phases les plus saillantes n'étaient pas extraordinaires. Un petit tableau de l'état des coutumes des colonies acadiennes fera deviner en partie au lecteur ces simples et suaves mystères dont chacun a plus ou moins dans son cœur la secrète intuition.

tous les autres avaient la même aisance, à peu près la même éducation et la même noblesse : toutes choses qu'ils acquéraient facilement avec leur intelligence, leurs cœurs honnêtes et les lumières de la foi.

Or, le curé ne pouvait pas se marier, personne n'avait donc à se disputer sa main ; lui, de son côté, tenait beaucoup à faire des mariages. Quant au notaire, comme il était ordinairement seul dans le canton, on ne pouvait toujours le ravir qu'une fois, ou deux tout au plus, dans le cas d'un veuvage, ce qui le rendait moins ravissant.

Cet énorme parti, ce suprême personnage une fois fixé, les grandes ambitions du village n'avaient plus de but, car il n'y avait pas d'avocat—oh le beau temps ! Comme son curé, le notaire n'avait pas de plus grand intérêt que de conjindre les autres. Ainsi, tout contribuait à faire les voies larges et fleuries à ce sacrement

dans le silence et l'obscurité du foyer celles là l'ont fait plus que toute autre. A peine les fleurs de leurs printemps étaient-elles écloses, qu'elles s'empressaient de les effeuiller sur la tête de leurs enfants. Elles n'avaient qu'une saison, l'automne ; la jeunesse ne leur semblait pas donnée pour jouir et alimenter leurs plaisirs, mais pour la faire couler à flots purs dans la vie d'une nombreuse famille, et pour fonder une génération forte.

Mariées à quatorze ans, elles étaient mères à quinze ; puis elles l'étaient de nouveau tous les dix-huit mois, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans ! Comptez... je ne mentionne pas les jumeaux. Vous pouvez noter facilement, sans doute, le chiffre des rejets ; mais vous ne trouverez jamais le nombre des pensées d'amour des heures sans sommeil, des soins coquets donnés à tous les marmots ; vous n'additionnez jamais les points d'aiguille, les tours de quenouille, les allées et

Valse chantée

Musique d'Ernest Lavigne

7^{de} de Valse

Je t'ai-me-rai tant que les bi-ron-del les Fe

ont leur mi-nde mou-ve au re-veil des beaux jours

Je t'ai-me-rai tant que les tour-te-rel les

2ME COUPLET

Je t'aimeraï, tant qu'on verra l'étoile
Briller, comme une perle, à la voûte des Cieux ;
Je t'aimeraï, tant que des nuits le voile
Cachera sous ses plis, les groupes amoureux ;
Je t'aimeraï, tant que l'âme qui prie
Verra monter ses vœux jusqu'au Seigneur
Je t'aimeraï, belle âme de ma vie,
Je t'aimeraï tant que battra mon cœur.

Pou-car-le-vent tout bas — la chan-son des a-mours

Je t'ai-me-rai tant que l'her-be feu-ri-e se bai-gne-ra dans

l'om-bre et la fai-chau- Je t'ai-me-rai belle à-me de ma

vi-e Je t'ai-me-rai tant que battra mon cœur.

3ME COUPLET

Je t'aimeraï, tant que la brise pure
Caressera, le soir, la rose au sein vermeil ;
Je t'aimeraï, tant que dans la nature,
Un seul rayon luira d'amour et de soleil ;
L'amour, vois-tu, c'est l'extase infinie,
Le rêve d'or de l'éternel bonheur ;
Je t'aimeraï, belle âme de ma vie,
Je t'aimeraï tant que battra mon cœur.

L'isolement où se trouvaient ces colonies ; le nombre encore peu considérable des habitants ; leur vie sédentaire, surtout à Grand-Pré ; leur industrie, leur économie, la surabondance des produits agricoles, le grand nombre des enfants, la pureté et la simplicité des mœurs, tout cela rendait les rapports sociaux faciles et agréables, et préparait des mariages précoces. Tout le monde se voyait, se visitait, s'aimait de ce sentiment que donnent l'honnêteté et la charité réciproque. Les enfants trouvaient facile de se lier entre eux dans cette atmosphère de bienveillance où vivaient leurs pères. Toujours mêlés ensemble autour de l'église, de la chaumière, des banquets de famille, ils rencontraient bientôt l'objet sympathique, et l'occasion de marcher sur les traces de leurs généreux parents. Les entraves ne surgissaient pas plus après qu'avant ces liaisons. Il n'y avait pas d'inégalité de conditions ; à part le curé et le notaire,

des cœurs tendres. Donc pas de longs pourparlers ; pas de ces mystérieuses intrigues ; pas de ces dramatiques alternatives de rires et de larmes qui précèdent et gâtent si souvent les unions de nos jours, et qui fournissent de nombreuses pages aux fictions romanesques ; pas de ces interminables répétitions d'un mot, qui s'affadit à force d'être redit ; pas de ces intarissables protestations de constance éternelle, de passion héroïque ; ce que l'on gaspille, ce qu'on laisse évaporer de ces beaux sentiments ailleurs, avant le mariage, on l'apportait là, en plus, dans la vie d'époux et de mère. Oh ! nos saintes mères ! combien nous devons admirer et bénir leur héroïque existence ; combien nous devons dépenser avec sagesse et générosité le sang et les forces qu'elles nous ont prodigués avec tant d'amour et de dévouement ! Si jamais rôle de femme a été accompli, c'est le leur ; si jamais quelqu'un a su se donner aux autres, avec joie, abandon et sincérité,

venues de la navette ; puis les fromages, puis les conserves, puis les produits du jardin, puis les milliers d'autres travaux d'économie domestique, accomplis avec joie pour vêtir et nourrir, pour fêter même cette postérité d'Abraham ! Vous ne compterez jamais, non plus, les services rendus aux voisins, aux filles et aux bruns, dans les temps de maladie, ou pour leur faciliter le rude apprentissage du ménage. Ah ! vous, leurs filles, qui, après avoir laissé courir longtemps vos doigts sur des claviers ingrats et vos pieds sur des tapis moelleux, durant les jours et les nuits de votre jeunesse, osez vous écriez, dans l'énerverment de vos forces, quand vos enfants pleurent, quand vos domestiques ne peuvent pas assez vous servir—Que la vie est difficile !—jugez, devant le souvenir de vos fortes mères, quelles femmes vous êtes !

NAPOLÉON BOURASSA.